

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 15

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

degré ! M. Verbrugghen peut devenir un bon conducteur, mais à condition de moins gesticuler et de suggérer davantage.

Analysez à côté de cela la direction si sobre de Lohse qui ne se dépense qu'aux répétitions. Mais à l'exécution, il a tout maîtrisé ; il « règne », et d'un signe, d'un regard a tout indiqué. Au théâtre, nous lui devons un *Lohengrin* renouvelé, d'une belle unité, et bientôt l'on préparera un festival wagnérien allemand avec les meilleurs représentants d'Outre-Rhin.

En attendant, la première d'une œuvre belge importante a eu lieu au Théâtre flamand d'**Anvers** : *Edénie*, d'après *l'Ile Vierge* de C. Lemonnier, musique de Léon Dubois. Ceux qui assistaient à la représentation en sont revenus avec des avis fort divers, s'accordant cependant à vanter le savoir-faire du compositeur qui s'est aussi servi de la formule wagnérienne, comme presque tous aujourd'hui. — Il n'y a, en somme, guère d'effort de vraie indépendance ou d'originalité artistique. Il est vrai que cela ne peut naître et convenir que chez ceux où il y a quelque trace de génie — ce qui est plus rare qu'on ne le croit.

MAY DE RÜDDER.



La musique en Suisse

Suisse romande

GENÈVE Rarement j'ai entendu formuler autant d'avis disparates qu'à la sortie du neuvième concert d'abonnement. Les œuvres et leur exécution ont donné lieu à des jugements diamétralement opposés, exprimés par d'excellents connaisseurs. Une fois de plus, je prie les lecteurs de ne voir dans les lignes qui suivent que l'humble expression de mon sentiment personnel. — Tandis que le dogmatisme des théories de M. d'Indy, l'esprit nationaliste de son esthétique musicale m'éloignent de lui, j'ai toujours éprouvé pour beaucoup de ses œuvres une de ces sympathies personnelles qu'il est parfaitement oiseux de discuter. D'aucuns trouvent sa musique artificielle ; sans doute, il n'y faut pas chercher de ces inspirations qui paraissent tombées du ciel, toutes coulées dans leur moule. Il y a autant de différence entre la musique d'un Vincent d'Indy et celle d'un Schubert qu'entre la poésie de Musset et celle de Leconte de l'Isle. Artistiquement ouvragée, soit ; artificielle, non pas : l'art qui est uniquement le produit d'un froid calcul ne saurait retenir longtemps l'intérêt. Or, ils sont nombreux, ceux qui se sentent attirés par le charme des meilleures œuvres de V. d'Indy, et qui les goûtent de plus en plus à mesure qu'ils les étudient plus à fond. Je m'étonne qu'il ne soit pas plus apprécié en Allemagne : il y a sans doute à ce dédain pour l'un des plus grands maîtres de notre époque des raisons indépendantes de toute musique. Car si l'âme de d'Indy est fondièrement française, son intelligence paraît, par certains côtés, se rapprocher de l'esprit germanique : l'excès de complication qui caractérise sa polyphonie est un défaut qu'on rencontre plus fréquemment à l'est du Rhin qu'en pays de race latine. Son *Jour d'été à la montagne*, sans être l'œuvre que je préfère, contient surtout dans les dernières parties, des beautés qui n'ont été que médiocrement appréciées par la majorité du public, sans

doute parce que cette musique, contrairement à celle de Debussy, ne saurait produire son effet que si elle est musicalement comprise : or, pour démêler les fils de cette dentelle orchestrale et polyphonique, il faut une initiation qu'on aurait mauvaise grâce à exiger de la moyenne des amateurs. L'art d'un V. d'Indy, comme l'art subtil d'un Debussy, mais pour des raisons différentes, ne sera jamais un art populaire. L'un demande, pour être goûté, une sensibilité raffinée, presque une sensibilité de « décadent » ; l'autre, un cerveau de joueur d'échecs, de mathématicien, ou peu s'en faut. M. Stavenhagen a interprété l'œuvre de d'Indy avec beaucoup de clarté, et en a bien fait ressortir la forme plastique, ce dont il faut lui savoir un gré d'autant plus grand que ses sympathies les plus vives ne vont pas, que je sache, à l'auteur de *Fervaal*. Certaines parties de l'œuvre eussent gagné à être détaillées avec plus de légèreté. — Quand notre éminent chef d'orchestre exécute du Wagner, il est dans son élément. Les ouvertures du *Vaisseau-Fantôme* et de *Tannhäuser*, dirigées avec autorité et chaleur, et l'enchante-ment du Vendredi-Saint de *Parsifal*, d'une poésie si touchante, ont été accueillis une fois de plus avec enthousiasme. Malheureusement l'orchestre ne peut pas toujours se plier aux mouvements toujours vertigineux que le tempérament de M. Stavenhagen lui impose : impossible de distinguer toutes les notes des traits de violon à la fin de l'ouverture de *Tannhäuser*. Nos musiciens font ce qu'ils peuvent, mais ils sont souvent surchargés de besogne et fatigués ; ils répètent, insuffisamment, dans une salle où l'acoustique est des plus mauvaises. Nous espérons que Genève possèderait bientôt un orchestre symphonique. Ce rêve, malheureusement, ne peut se réaliser encore : l'hiver prochain, sauf un changement probable de jour, les choses demeureront en l'état. — Les auditeurs du récital de M. Lazare Lévy en ont conservé un excellent souvenir. Son interprétation de plusieurs morceaux d'Albeniz était parfaite : on ne pouvait rêver mieux. Je l'ai moins aimé l'autre soir dans la *Fantaisie* de Schubert, si magistralement arrangée par Liszt pour piano et orchestre. Son jeu un peu sec ne convient guère aux deux premières parties de cette fantaisie, et l'on y discernait quelque nervosité. Par contre le *Scherzo* et le *Finale* ont été enlevés avec un brio, une netteté, une carrure extraordinaires. J'aurais préféré qu'il donnât en *bis* une pièce moderne au lieu de la *Valse en ut dièze mineur* de Chopin, jouée avec des nuances sans doute volontairement stéréotypées : je la conçois plus capri-cieuse, plus fantaisiste.

Il y a un an environ, on pouvait craindre que le succès ne devînt nuisible au talent de M. Johnny Aubert. Certaines exagérations naissantes dans son interprétation paraissaient dues à un désir immoderé d'affirmer sa personnalité. Revenu d'un séjour de plusieurs mois à l'étranger, il a prouvé par son récital qu'il place son idéal très haut, et que les louanges des amis ne l'aveuglent pas. Pas une fois durant ce concert il n'a recherché l'*effet* pour lui-même ; pas un instant il ne s'est départi d'une sobre et scrupuleuse probité vis-à-vis des compositeurs qu'il interprétait. Ses capacités techni-ques déjà remarquables se sont beaucoup développées, son jeu est plus soigné, sa compréhension des œuvres mûrie. Comme son tempérament naturel n'a rien perdu de sa chaleur et qu'il sait, mieux encore que par le passé, faire chanter l'instrument sous ses doigts, je ne serais pas étonné de le voir atteindre en quelques années à une grande réputation. C'est une vraie nature d'interprète, en ce sens qu'il s'assimile avec un bonheur pres-que égal la musique de Beethoven (*Sonate appassionata*), celle des roman-tiques (*Etudes symphoniques* de Schumann, dont il a mieux que Rosenthal

fait ressortir le lyrisme), celle des modernes, russes ou français (*Suite* de Debussy, *Islamey* de Balakirew et autres pièces). Un public qui aurait pu être plus nombreux a applaudi avec enthousiasme le jeune pianiste : la salle sera pleine, espérons-le, la prochaine fois qu'il se fera entendre.

Je n'ai pu assister au dernier concert de l'Ecole populaire de musique, consacré au quatuor et au lied, et auquel Mme Streit-Ceuppens prêtait le concours de son talent. Par suite d'une erreur dont la poste est seule responsable, les billets offerts au Rédacteur de la « Vie Musicale » par Mme Chautems-Dumont et Mlle J. Demont lui sont parvenus le lendemain du concert, à 11 heures. J'ai réclamé, mais on ne peut, en faisant droit à ma réclamation, lui conférer un pouvoir rétroactif; je suis donc obligé de remettre à une autre occasion le plaisir de réentendre la distinguée violoniste et celui d'apprécier la voix de Mlle Demont, dont on m'a dit le plus grand bien.

Je pensais vous entretenir de *Pelléas et Mélisande*, mais M. Combe m'a joué sans le savoir le tour de dire à peu près tout ce que j'aurais dit moi-même, et quelques autres choses excellentes en plus. Comme tout cela est exprimé dans son article mieux sans doute que je ne l'eusse fait, je ne puis que renvoyer au dernier numéro, où cet article est reproduit.

EDMOND MONOD.

VAUD Le concours de M. et Mme E.-R. Blanchet, si chers aux Lausannois — au 8^{me} Concert d'abonnement (Série C, Maison du Peuple) le vendredi 22 mars — en constituait la principale attraction. Toutefois, pour nous conformer à l'ordre du programme, nous parlerons d'abord de la *Symphonie* n° 4 en *sol* majeur de Gustave Mahler.

Voici, selon moi, une œuvre fort inégale, où des pages de réelle valeur en côtoient nombre d'autres déviées ou se ravalant à un genre inférieur. Le vrai Mahler — à l'encontre de ce que nous dit l'intéressante notice — est bien celui de l'exposé classique des thèmes; le masqué: c'est l'autre. Ces thèmes, de large conception, le second surtout, et susceptibles d'un beau développement, le maître se plaît à les caricaturer dans le cours de l'œuvre, par quelque besoin subit de folle distraction, d'étourdissement, sous l'empire de je ne sais quelle obsédante suggestion.

Certes, j'aime la joie, fût-elle exubérante, dans la symphonie la plus classique, mais il importe que, dans cette forme « consacrée », la joie soit d'essence noble et d'allure relevée, celle d'une grande âme capable d'entraîner ses auditeurs jusqu'aux régions du sublime, et si je désire m'égayer à des œuvres plus communes, ce n'est pas au sanctuaire inviolable de la Beauté pure que je me rendrai. N'y a-t-il pas, du reste, en dehors des établissements d'un ordre moins élevé, l'Opéra! ce Palais des muses par excellence, où la pensée du maître peut trouver dans les nombreux aspects du drame, mille prétextes à diversion.

Enfin, le concert lui-même admet assez d'autres formes dans son programme, pour que celle créée par les vrais maîtres soit respectée et mise à l'abri des atteintes de la décadence.

Il y a aussi, et notamment dans l'*adagio*, des longueurs inutiles, la conclusion s'éternise et seule la Beauté réelle des pages sainement inspirées, y laissant subsister quelque reflet crépusculaire, aide à supporter la fatigue qui en résulte. Au fait, le deuxième mouvement est peut-être le meilleur à tous les points de vue. Le dernier, avec soprano-solo, est la traduction fidèle et voulue des paroles inscrites au livret, et la valeur de ces dernières en donne la mesure exacte. Mme Blanchet les a chantées avec un

rare talent, soutenu par une voix souple et richement timbrée, suivant de près la pensée de l'auteur sans jamais rien outrer ni amoindrir.

Nous n'oublierons pas, cependant, que Mahler a été un très grand chef d'orchestre doublé d'un compositeur de haute valeur, et M. Ehrenberg a trouvé dans cette symphonie, d'une instrumentation aussi habile que variée et originale, une très belle occasion de faire valoir son talent de chef d'orchestre. L'auditoire lui en a su bon gré, ainsi qu'à l'aimable soliste et à l'orchestre.

Venons-en à M. E.-R. Blanchet, un artiste complet, interprète profondément sincère et consciencieux, aussi bien que virtuose de premier ordre. Il nous l'a fait bien voir dans sa transcendante exécution des variations symphoniques de C. Franck, œuvre d'un style large et élevé, accessible aux seuls musiciens de race. La partie d'orchestre a été conduite et jouée avec une rare perfection.

Comme compositeur (et parmi ses œuvres, le *Concerto en la bémol* en est une des plus marquantes illustrations), M. E.-R. Blanchet a pour caractéristique la bravoure allant jusqu'à l'impétuosité. Sa musique respire le courage, la lutte héroïque, et dans celles de ses pages qui cèdent au lyrisme (comme celles de la période de développement), l'impression qui se dégage — non sans beaucoup de chaleur et de suavité — est celle de la satisfaction intime de l'obstacle écarté, de la joie de la victoire, après tant de nobles efforts. Mais M. Blanchet ne saurait se reposer trop longtemps sur ses lauriers et, dans le *Finale mazurka*, il se livre à une danse fantastique, sur l'amoneclement des victimes étendues à ses pieds.

Ajoutons que la partie d'orchestre est instrumentée de main de maître, et que la texture harmonique de l'œuvre, d'un coloris très personnel, pourrait fournir matière à une étude très intéressante. En résumé, ce Concerto, accompagné par M. Ehrenberg et son orchestre d'une manière qui a dû répondre pleinement aux exigences de l'auteur, est appelé à devenir l'appât par excellence des virtuoses, — j'entends des virtuoses artistes, — en même temps que le régal du public, et les frénétiques et interminables applaudissements qui l'ont accueilli en sont la meilleure preuve.

Mme Blanchet, dont nous avons déjà parlé, a mis en valeur son remarquable talent dramatique dans les deux chants de M. Ehrenberg : *Damals* (Richard Schaukal), et *Il y a ce matin...* (Mme Burnat-Provins), disant en phrases vibrantes ces deux poèmes, sertis sur un fond instrumental débordant de verve juvénile et de vie intense, vrai tour de force de déclamation sonore qui a valu à l'interprète aussi bien qu'à l'auteur une longue et chaleureuse ovation.

Cette remarquable soirée s'est terminée par une exécution excellente et fouillée des *Préludes* de Liszt. Le beau talent de chef d'orchestre de M. Ehrenberg, s'affirme de plus en plus à chaque nouvelle audition.

Le récital de M. Hans Jelmoli, pianiste et compositeur de Zurich, établi à Florence, auquel M. Alfred Flury, ténor, de Zurich, prêtait le concours de sa belle voix, a remporté un vif succès, surtout la partie destinée aux Lieder.

En effet, et c'est comme compositeur de très jolies mélodies et chansons — brodées sur un accompagnement discret et intéressant, riche en nuances expressives — que M. H. Jelmoli s'est distingué. Tous ses airs ont beaucoup plu et particulièrement : *A mes chants*, *Rien que des Roses*, et les derniers numéros, dont deux ont été bissés. Une bonne part du succès revient aussi à M. Flury, qui a exécuté tous ces petits chefs-d'œuvre avec un art accompli et servi par une fort jolie voix, vibrante et sympathique, et il eût été difficile de trouver de meilleur interprète. — M. H. Jelmoli a joué

encore un certain nombre d'œuvres de Bach, Lully, Scarlatti, Rachmaninoff, Sgambati, Freund, mais c'est dans l'accompagnement de ses chants que son jeu a le mieux plu, suivant de près ses intentions et traduisant parfaitement sa pensée. Le dernier nmnéro, écrit sur des paroles en dialecte zurichois, a mis en lumière le côté finement humoristique de la Muse de M. H. Jelmoli.

Le 23^{me} et dernier concert symphonique de la saison a été un succès retentissant pour notre éminent chef d'orchestre, M. C. Ehrenberg. En effet, en dehors de l'interprétation fidèle et fouillée de la *Symphonie de Faust* de Liszt et de l'Ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz, œuvres dans lesquelles il a développé une habileté et une vigueur exceptionnelles, ne faisant qu'un avec son orchestre, il a profondément remué tous ses auditeurs en jouant une idylle de sa composition, écrite pour instruments à cordes, et intitulée *Repos*. C'est là une page de tous points admirable, extatique dans le sens le plus élevé du mot, profondément lyrique et expressive et dont chacun s'est senti ému d'une émotion sereine et vivifiante. L'œuvre a été accueillie avec le plus grand enthousiasme.

Mme Susanne Gayrhos, cantatrice, prêtait son concours à cette soirée, obtenant un très vif succès dans l'air de Zerline de *Don Juan*, qu'elle a interprété d'une façon qui a beaucoup plu, sa voix fraîche et juvénile, au timbre clair, s'adaptant fort bien aux mélodies de Mozart.

Des trois numéros pour chant et piano de Hugo Wolf, H. Duparc et C. Saint-Saëns, le dernier, *Le bonheur est chose légère*, très applaudi, était particulièrement propre à mettre en valeur les belles qualités de voix de cette aimable artiste. M. Robert Gayrhos a accompagné ces différentes œuvres avec autant de talent que de parfaite discrétion.

HENRY REYMOND.



Association des Musiciens suisses.

Le succès de la première lecture d'orchestre, à Zurich, le 17 octobre dernier a décidé notre comité à renouveler l'expérience le vendredi 31 mai 1912, à 9 1/4 heures du matin, dans la Salle de musique du Casino de Bâle. L'orchestre sera celui de la Société des Concerts de Bâle renforcé, sous la direction de M. Hermann Suter.

La date a été choisie à la veille de la réunion d'Olten pour diverses raisons d'opportunité. Le comité a pensé donner ainsi à certains de nos membres la possibilité de faire d'une pierre deux coups, en allant premièrement à Bâle, le vendredi, pour la lecture d'orchestre, et de là, le samedi à Olten, pour la réunion annuelle.

Dès aujourd'hui et jusqu'au 1^{er} mai, dernier délai, M. Hermann Suter, directeur de musique, 8, Heinrichgasse, à Bâle, recevra les partitions destinées à être lues le 31 mai.

A ce propos, le comité rappelle que :

1. Pour être admis, les matériels doivent être lisibles et en bon état.
2. On ne lira que les œuvres dont les auteurs seront présents.
3. L'orgue est à la disposition des compositeurs.
4. Les compositeurs dont les œuvres comportent des soli peuvent amener avec eux les solistes nécessaires, mais sous leur responsabilité et à leurs frais.
5. Il est recommandé aux compositeurs qui n'ont pas l'habitude de la direction, de laisser de préférence M. Hermann Suter diriger la lecture de leur œuvre. De cette façon, il y aura moins de temps perdu et le travail sera plus profitable à l'auteur.
6. Seuls les membres de l'A. M. S. et la famille des auteurs joués, sont admis aux lectures d'orchestre.

Les nécessités du tirage nous obligent à remettre au prochain numéro plusieurs chroniques (Lausanne, Vevey, etc.), correspondances et nouvelles. — Réd.